

Jean de Calais

H. POURRAT. Trésor des contes XIII, 315-322.

Il y avait une fois dans la ville de Calais un marchand très entendu à la navigation. Il eut un fils, plus entendu encore que lui aux choses de la mer et de la guerre sur mer : manœuvrant, se battant, comme ferait un démon. Son père, voyant cela, fit construire pour lui un navire bien armé, et l'envoya en course.

Ce garçon, si jeune fût-il encore, a couru du midi jusqu'à l'ourse, du levant au ponant. Et son nom a volé partout; comme il se nommait Jean, on ne parlait plus que de Jean de Calais.

Un jour où la tempête l'avait contraint de relâcher dans un port, alors qu'il allait en repartir, il vit une nef des terres lointaines venir jeter l'ancre près de lui.

Sur le pont, serrées l'une contre l'autre et tout en pleurs, se tenaient deux jeunes demoiselles. Il s'informa. Il apprit que c'étaient deux captives, qui seraient vendues le lendemain au marché de la ville. Il demanda à les acheter sur l'heure. Les difficultés ne tenaient guère devant Jean de Calais. Le feu, dès qu'elles s'élevaient, lui sortait par les yeux, un feu à faire flamber la nef de ces corsaires, le port avec, la ville par là-dessus. On s'accorda donc vite à tout ce qu'il voulut, et contre grosse somme d'argent, car il ne regarda guère à cela, on lui remit les deux captives.

L'une surtout lui avait touché le cœur. On a des yeux sous le front pour quelque chose, peut-être : lui, du premier coup d'œil il avait vu en elle un cœur plus pur que la rosée du matin.

« Demoiselle, lui a-t-il dit, le bonnet à la main, je ne vous ai rachetée que pour vous rendre libre. Vous l'êtes, dès cet instant, et en toute assurance. Je vais

mettre à la voile, et je vous conduirai, votre compagne et vous, en quelque terre chrétienne. »

La belle l'a regardé d'un long regard sans effroi ni hardiesse.

« Capitaine, a-t-elle répondu, je me fie à vous. Et je remercie Dieu ... »

La voix lui a tremblé au gosier, elle n'a pu parler davantage.

Elle a tâché de tout dire alors par un regard. Et ce regard n'en a peut-être que trop dit. Car, de cette heure à celle de sa mort, Jean de Calais s'est donné à elle.

La belle l'a bien senti.

« J'ai nom Constance, ma compagne Isabelle, a-t-elle dit, raffermissant sa voix. Souffrez que je ne dise rien de plus, même à vous mon sauveur. Il ne convient pas que le malheur de ma capture soit jamais reproché à mon père et qu'il vienne à en être honni. Justement, croyez que ma naissance ... »

Elle s'est tue de nouveau tandis que ses joues se paraient du plus beau feu du monde.

Et Jean de Calais à qui le tonnerre du canon et les éclairs des haches n'avaient jamais fait perdre pied, en cette minute n'a su que mettre un genou en terre.

« Je vais, sans plus attendre, vous conduire en terre des chrétiens... Si vous daignez alors ne pas repousser celui qui pour jamais du meilleur de son cœur est votre serviteur, à la première église je vous épouserai ... »

La belle a posé sa petite main sur celle de Jean de Calais. Et les voilà tous deux au milieu des étoiles.

Au premier port, ils ont donc débarqué. A la première église, ils se sont épousés.

Les vents ont été bons et la mer favorable. Un matin, ils ont vu Calais sur son rivage.

Jean de Calais a couru à son père. Et Dieu sait s'il a su parler de la belle Constance.

Mais le vieillard avait un autre projet en tête. Tout glorieux de ce fils, il s'était donné bien des peines pour le marier à une demoiselle, fille du grand amiral de la flotte.

« Alors, toi, l'étourneau, tu t'es bien laissé prendre à quelque miroir aux alouettes ? La belle aux yeux brillants qui ne peut même pas dire d'où elle sort ! Une vagabonde, la coureuse d'aventures ! ... »

Il s'échauffait et s'enflammait, tout en parlant, si transporté de colère qu'on aurait dit un fol.

« Mon père, si seulement vous vouliez bien la voir ...

- La voir ! Je jure ici que jamais je ne l'accueillerai ! Jamais, au grand jamais, ne la tiendrai pour ma fille ! »

Jean de Calais s'est retiré, saluant bien bas son père et s'en remettant à Dieu d'arranger toutes choses.

Avec sa chère Constance, il est allé vivre en une petite maison qu'il avait sur le port.

Une année a passé. Puis une autre. Et une autre.

Ils ont eu un enfant, beau comme leurs amours. Isabelle, fidèlement a vécu près de Constance.

Cependant peu à peu, comme le vieux marchand, les bourgeois de Calais ont maudit ce mariage. Parce que Jean avait cessé de naviguer et que les pirates avaient reparu sur les flots.

Un jour est venu où ils ont tout d'une voix supplié Jean de reprendre ses campagnes. Ils lui ont donné le commandement du bâtiment le meilleur coureur et le mieux armé qui en ce temps roulât les mers.

« Souffrez seulement, lui a dit Constance, qu'à deux genoux je vous demande deux choses ... »

Jean de Calais l'a relevée, entre ses bras l'a prise, jurant qu'il ne saurait jamais lui refuser quoi que ce fût.

« La première est que sur la grand-voile vous fassiez peindre mon portrait, celui de notre enfant, aussi celui d'Isabelle. La seconde sera que votre campagne vous mène au Portugal, devant Lisbonne et le château du roi. »

Jean de Calais a promis cela. La voile, par un peintre des Flandres a été peinte ainsi que l'avait demandé Constance. Et le vaisseau lorsqu'il a pris la mer, a gouverné vers le Portugal.

Le roi, qui est en fenêtre, tout triste et tout pensif, regarde la mer couler. Mais il a vu ce vaisseau, et bientôt il tressaille. Il se lève, il s'écrie. Il appelle auprès de lui les seigneurs de sa cour:

« Regardez ! Regardez ! Ne sont-ce point les portraits de ma fille Constance et de sa compagne Isabelle ? Sans perdre une minute, qu'on équipe ma barque, qu'on me conduise à ce bord ! »

Comme il a dit, vite on a fait. Bonnet au poing, Jean de Calais est venu recevoir le roi.

« Capitaine, salut à vous ! Dites-moi quelle est cette image?

- Sire le roi, elle est de celle qu'on nomme Constance, ma femme bien-aimée, entre ses bras tenant notre enfant. Et près d'elle vous voyez sa fidèle compagne, celle qu'on nomme Isabelle. »

Jean de Calais a conté son histoire au roi tout éperdu.

« Jean de Calais, Jean de Calais, a dit le roi, vous êtes roi des mers : vous serez roi de ce pays ! Retournez à Calais, ramenez-moi ma fille et mon petit-fils qu'il me tarde de voir. Isabelle est la fille d'un des plus hauts ducs du royaume. Demain, vous débarquerez en grande fête. Après-demain, vous vous rembarquerez ; je vous le demande en grâce, tant maintenant il me tarde. »

Ainsi dit, encore, ainsi fait. Débarquement, rembarquement, volées de cloches et salves de canons. Le prince don Juan, le premier cousin du roi, a accompagné Jean de Calais. Les trois vaisseaux les plus beaux de la flotte, à cordages de soie, à pavillons de pourpre, et tout éclatants d'or, ont escorté son bâtiment.

Un soir, les bourgeois de Calais ont vu au loin étinceler ces vaisseaux. Toute la ville s'est pressée sur le port. « Jean de Calais, Jean de Calais qui revient ! » Cloches, canons. Les fifres ont joué, les tambours ont roulé. Au milieu des cris de joie, Jean de Calais a pris terre, et ces seigneurs du Portugal, vêtus de soie et de perles. Dans le moment, on a appris qui était la belle Constance. Fille de roi ! Enlevée un jour par des pirates et tant pleurée, tant pleurée par son père, qui avait fait bâtir chapelle au nom de la demoiselle ...

Tremblant et confondu, le père de Jean de Calais est venu se jeter aux pieds de celle qu'il n'avait su reconnaître pour sa belle-fille.

Mais dès le lendemain, comme l'avait si fort demandé le roi, Jean de Calais, emmenant Constance et leur enfant, et aussi la belle Isabelle, Jean de Calais a repris la mer.

Le premier jour, ils ont fait route heureusement.

Le deuxième jour, ils ont vu venir l'orage.

Le troisième jour, en cet orage de mer, ils ont perdu de vue les vaisseaux de l'escorte. Tandis que des torrents d'eau se déversaient de la nue, les carreaux de la foudre volaient de toutes parts. Des abîmes soudain se creusaient, puis des lames s'abattaient plus hautes que les tours de Calais, et sous ces montagnes d'eau ou dans leurs précipices, la nef à tout moment menaçait de s'engloutir.

Le jour s'est éteint sans que la tempête ait fait relâche. La nuit est venue. Voyant redoubler le danger, Jean de Calais veillait à tout, était partout, commandait les manœuvres, de sa hache abattait la mâture, ou tranchait les cordages.

Don Juan, le cousin du roi, et qui eût été roi, n'eût reparu Jean de Calais, dans le désordre et dans le noir s'est glissé jusqu'à lui. Et prenant son moment, se jetant soudain de l'avant à des deux bras rué à la mer Jean de Calais.

Les mariniers ont entendu quelque grand cri. Mais le fracas de la foudre et des flots couvrait tous les appels.

Jean de Calais, à ce que dit le conte, Jean de Calais qui était sorti vainqueur de tant de combats ou de tornades, est sorti de ce gouffre même.

Roulé, demi-broyé, demi-noyé, il s'est laissé porter dans les ténèbres par la tempête. Et, venant l'aube, il a repris ses sens sur le rivage d'un îlot.

Échoué dans une île déserte ! Il lui a fallu vivre de coquillages, de racines et de baies de buisson. Passer là des années, lentes, lentes à passer ; se faire une peau

plus tannée qu'un cuir ; se faire surtout l'esprit bien fort; pour éviter de céder au désespoir. « Ma femme chérie, mon cher petit garçon, ha, que deviennent-ils? Moi, je suis là, loin d'eux, à des milliers de lieues, plus prisonnier que dans la tour de Londres, sans pain et sans lumière, sans armes, sans moyens ... Peut-être en ce jour même, leur beau cousin don Juan trame-t-il quelque perfidie, va-t-il les faire mourir en trahison ... Les pirates aussi ont dû reparâître sur les mers ... Jean de Calais, que feras-tu? Ronge tes poings, et meurs de rage ! »

Il ne faut pas s'arrêter à cet endroit du conte. Jean de Calais sur son récif en a eu trop à voir.

Puis une heure vient qui donne ce que mille n'ont donné.

Devant l'île quelque soir un vaisseau a jeté l'ancre. Une barque au matin est venue jusqu'à la rive.

Jean de Calais a vu paraître des mariniers. Et comme si Dieu le voulait, ces mariniers étaient du Portugal.

« Des nouvelles du roi ? Ha, des bonnes, des belles, depuis qu'il a recouvré sa fille. Don Juan la lui a ramenée de Calais sur la mer.

- De Jean de Calais, que se dit-il?

- Jean de Calais, qui avait sauvé cette belle Constance, a disparu dans une tempête. Il se dit que la belle l'a longuement pleuré et ne saurait souffrir don Juan. Mais don Juan est prince et devait hériter du trône, il faudra bien qu'elle l'épouse. Il est maître des choses, car le roi s'est fait vieux.

- Le peuple ne saurait-il se mettre avec le roi et mener ce don Juan de la bonne manière?

- Naufragé, tu parles bien haut. Que te font ces affaires des grands?

- Mariniers, mariniers, y a-t-il une place à votre bord ?

- Oui, place à notre bord pour un garçon qui n'ait pas peur de monter dans les voiles ni de tirer le sabre !

- Je saurai servir le roi.

- Ho, le roi ... Nous, comprends-tu, nous nous servons nous-mêmes. Viens, si le cœur t'en dit. »

Jean de Calais a bien vu d'où le vent soufflait. Navire corsaire, sinon navire pirate ! Mais il fallait passer par le pont ou par l'eau. Et le sang lui bouillait depuis ces nouvelles de sa chère Constance. Il serait mort de fureur après cela, Jean de Calais, s'il avait été forcé de demeurer sur le récif.

Une nuit, il s'est sauvé de son bord à la nage. Un jour, il a pris pied sur la côte du Portugal. Car enfin, il n'était pas monté sur ce vaisseau pour toujours ! Mais débarquer, c'était se mettre en grand hasard. Il se pouvait qu'on se saisît de lui, qu'on le pendît comme pirate. Si don Juan avait le moindre soupçon sur lui, don Juan l'expédierait sans lui laisser ouvrir la bouche.

Jean de Calais a pensé qu'il ne serait nulle part mieux caché que dans le château du roi même. Et il est allé s'engager comme garçon de peine aux cuisines.

Sous trois jours devaient se faire les noces de don Juan et de la belle Constance.

Mais Jean de Calais s'est trouvé sur le passage de la belle.

Elle n'allait que tête basse, les yeux brouillés de larmes. Dieu a voulu pourtant qu'à ce moment elle ait relevé le front. Leurs regards se sont engagés.

A n'en pouvoir douter, elle a reconnu Jean de Calais. Elle s'est jetée en ses bras.

Lui, alors, soudainement, dans cette force qui l'a rempli, plus de prudence, plus d'attente !

Il a osé aller droit à don Juan lui-même, faire main basse sur lui, le traîner devant le roi, là, lui faire confesser son crime.

Et le roi s'est retrouvé roi, a commandé que sur l'heure fût faite la justice.

Les seigneurs du royaume ont acclamé Jean de Calais comme leur seigneur.

Jean de Calais a paru aux côtés de la belle Constance. Sur son bras, elle tenait leur fils.

Ils ont vécu longtemps pour le bonheur de leur peuple. Et Jean de Calais jusqu'au soir de son âge est allé selon sa devise :

Va où tu peux, fais ce que tu dois.